

Le recensement de Béatrice Beck

Béatrice Beck, *Recensement*, nouvelles, Paris, Grasset, 1991, 180 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 34, Number 1 (199), February 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1992). Review of [Le recensement de Béatrice Beck / Béatrice Beck, *Recensement*, nouvelles, Paris, Grasset, 1991, 180 pages.] *Liberté*, 34(1), 167–170.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

LE RECENSEMENT DE BÉATRICE BECK

Béatrice Beck, Recensement, nouvelles, Paris, Grasset, 1991, 180 pages.

Béatrice Beck a connu des succès littéraires remarquables, notamment avec *Léon Morin, prêtre*, Prix Goncourt 1952, dont on a tiré un film célèbre, et avec *l'Enfant chat*, Prix littéraire 30 millions d'amis. En 1989, elle reçut pour l'ensemble de son œuvre, composée d'une vingtaine de titres, le Prix Prince-Pierre-de-Monaco. Depuis des années je suis son cheminement avec curiosité, comme un élève suit celui de son maître. Dans les années soixante, nous étions une poignée d'étudiants, à l'Université Laval où elle était professeure invitée, à nous presser dans ses ateliers de création littéraire et d'explorations des techniques du Nouveau Roman. Ayant appris beaucoup elle-même de certains maîtres qu'elle avait fréquentés, tels Gide dont elle avait été la secrétaire, elle était mieux placée que quiconque pour nous transmettre un métier sûr. Elle a laissé une marque indélébile, est-il besoin de le dire.

J'éprouve donc un plaisir particulier à recenser *Recensement*, son dernier livre, qui regroupe cinq nouvelles. On y retrouve ce qui caractérise son univers, notamment des personnages singuliers, excessifs, sans demi-mesure, et qui s'auréolent d'une forte dose de poésie. La plus courte de ces nouvelles, celle qui donne d'ailleurs son titre au recueil, est tout à fait saisissante. M. Battelier, marginal et misan-

thrope, est réputé vivre seul dans un village, avec un matou noir antipathique pour unique compagnie. M. Battelier menace de tirer sur tout ce qui se présente à sa porte. Lors du recensement, l'employée de l'état civil qui doit lui rendre visite est prévenue du danger qu'elle court, mais elle fait tout de même son devoir. Miraculeusement, elle ne rencontre aucune résistance: au contraire, elle est reçue par une jeune femme amène qui dit avoir été élevée par une tutrice. Trois jours après cette visite, après avoir enfoncé sa porte, on trouve M. Battelier mort chez lui. Sa mort remonte à plusieurs jours avant le recensement. Il n'en faut pas plus pour que le récit se prolonge chez le lecteur en rêverie, en perplexité, en interrogations. En cinq pages seulement, la situation est ici superbement exposée et la destinée du personnage efficacement résumée. L'auteur a su ménager un habile faisceau de détails qui plongent son histoire dans l'étrange, aux confins du fantastique. C'est là une véritable pièce d'anthologie qu'on aurait aimé avoir écrite soi-même.

Madame Beck n'hésite pas, par moments, à évoluer dans le merveilleux, en faisant converser, par exemple, Dieu et Adam ou l'Âne et le Bœuf de la crèche biblique, en exploitant ses talents, bien connus de ses lecteurs, du dialogue dru et savoureux. Mais ces textes sont du beurre en broche comparés aux deux plus longs récits du recueil, les plus substantiels et les plus forts: *Triplex* et *Bazar De-même*.

Dans les deux cas, deux classes sociales s'opposent: les riches et les pauvres. *Triplex* se situe dans le seizième arrondissement de Paris. Les Durand de Beautray incarnent un monde inhumain, dépourvu de toute vie intérieure et qui accorde plus d'importance à son argenterie et à sa porcelaine qu'aux valeurs humaines durables. On connaît tous des êtres semblables. Le couple, Deborah et Abel, y est évidemment malheureux en plus d'être disparate: fière de ses origines anglaises jusqu'au chauvinisme, la femme n'a que mépris pour son mari français étriqué, dont l'activité favo-

rite est de harceler sexuellement la bonne. Un événement majeur sur le plan familial, la mort de la mère de Deborah, n'ébranle qu'en surface leur petite vie vide et ne soulève que des préoccupations mondaines: on pense plus à la garde-robe et aux invitations à faire qu'à la dimension humaine de cette disparition. Un tel univers de convention stérile a du mal à faire le poids devant l'autre monde qui le côtoie et qui, lui, véhicule de vraies valeurs: celui des domestiques, dont pourtant on abuse ici et qu'on congédie capricieusement. Entre ces deux mondes s'insinue la conscience troublante des enfants, lesquels sont, par leur sensibilité et leurs valeurs, plus proches de la domesticité. C'est d'eux qu'ils finissent par tirer leur morale et leurs modèles.

Dans *Bazar Demême*, on trouve une opposition analogue: il y a d'un côté les Gaubert, famille de banquiers à l'aise, et de l'autre, la famille des bazardiers. Une fois de plus, on sent que la conscience narratrice privilégie le monde humble, riche en émotions et fort de ses valeurs vraies. Les Gaubert sont des imbéciles, malheureux dans leurs fauteuils Louis XVI. On les voit ici au sommet de leur ridicule, s'injuriant, par exemple, sans jamais faillir à la grammaire, chacun traitant l'autre de truffe ou de merlan frit. Côté de ces êtres de surface, il y a le monde modeste des bazardiers et, au centre, un enfant rustre et surdoué, Arthur, qui fait des études d'économie. Ce sont encore les enfants qui font le lien entre ces deux mondes si distincts et si distants. Le fils Gaubert, Anthony, se lie d'amitié avec Arthur et tombe amoureux de sa sœur, Ludivine. C'est l'amitié entre ces garçons qui les conduit finalement tous deux à la mort: ils se noient ensemble dans un torrent de dix mètres de profondeur quand Arthur tente de sauver Anthony de ce qui semble être un suicide. Voyant que son ami voulait se séparer de lui et partir pour l'Amérique et comprenant que son rêve d'épouser la fille d'une boutiquière était irréalisable, Anthony n'a plus le goût de vivre. Ses parents, inutile de le dire, ne le comprendront pas.

D'une manière générale, chez Béatrice Beck, le mariage n'épanouit pas les êtres. Les couples y connaissent une sexualité frustrée, froide, sans passion, sans amour. Les êtres, riches ou pauvres, se réduisent à des grossièretés qui s'affrontent. L'auteur élabore un univers de violence intime où les plus pauvres brûlent les cadeaux de mariage et cassent la vaisselle pour s'exprimer, tandis que chez les riches, on bouscule l'autre en paroles et en gestes.

Madame Beck est de toute évidence une excellente observatrice. Les faits les plus ténus de la vie quotidienne, comme les objets les plus usuels (mis en valeur ici grâce à un parcimonieux «recensement» mêlé à une magie surréaliste qui les fait rayonner d'insolite), sont intégrés à l'existence des personnages à qui ils confèrent une réalité hors de l'ordinaire. L'auteur sait en outre capter des expressions colorées surprenantes (comme: «Compte dessus et bois de l'eau», par exemple, pour signifier: «Tu peux toujours rêver») et n'hésite pas à recourir aux vertus expressives de l'argot («avoir un polichinelle dans le tiroir» pour «être enceinte», par exemple). Son style incisif abonde en phrases nominales, ce qui donne à la narration une rapidité et une vivacité agréables. Une telle écriture économe sied bien sûr à merveille au genre de la nouvelle.

Recensement propose ainsi de petits ouvrages de beauté et de rêve, avec juste la bonne dose de venin plantée dans la carotide de l'imbécillité et le solide coup de poignard qu'il faut toujours avoir le courage d'assener au cœur même d'une certaine société creuse.